

commodément profiter des failles ou des dévoiements d'une pensée, d'une philosophie, d'une religion pour la discréditer dans ses fondements. On ne peut qu'être admiratif devant une probité aussi entière.

Sur la possibilité (éventuellement en toute bonne foi) de faire dire à une doctrine ou à un auteur ce qu'ils n'ont jamais voulu signifier, un lecteur qui avait réagi à un dossier sur Camus avait fait cette citation pour battre en brèche l'image de Camus compagnon de route des chrétiens : « Arrachons les dernières pages de l'Évangile. » Citation exacte, effectivement, tirée des *Carnets* en date de mars 1940²¹. Sauf que la suite inverse la teneur de ces propos : « ... et voici qu'une religion humaine, un culte de la solitude et de la grandeur nous est proposé. » L'« arrachage » est donc une hypothèse intellectuelle et non une incitation à saccager la Bible, que l'on n'a jamais trouvée sous la plume de Camus.

Le témoignage de Bruckberger

Le père Raymond-Léopold Bruckberger (1907-1998) fut une figure haute en couleurs du catholicisme français. Ce prêtre dominicain fut écrivain, traducteur, scénariste et réalisateur, et il participa très activement à la Résistance. Camus lui fut présenté chez Gallimard et, « invité par lui », Bruckberger passa ensuite plusieurs jours avec Camus « en 1942 au Chambon, ce nid d'aigles de huguenots qui était aussi un nid de résistance à l'Allemagne²² ». Reprenons quelques éléments de son texte :

D'abord, Bruckberger ne voit pas en Camus un « Pascal sans la grâce ». Mais c'est « Bruck » lui-même qui raconte que, alors qu'il exprimait le regret que Pascal n'ait pas été dominicain, Camus avait répondu vivement : « S'il avait été dominicain, il n'aurait

21. *Carnets*. I, mai 1935-février 1942, « Cahier n° III », Gallimard, 1962, p. 206 ; OC II, p. 909.

22. « Une image radieuse », dans *Hommage à Albert Camus*, 1913-1960, p. 121ss.

jamais pu être Pascal. » Hypothèse personnelle : Camus estimait sûrement que Pascal était un esprit trop original, peut-être trop indiscipliné, pour appartenir à un ordre religieux.

Beaucoup plus intéressants sont les deux épisodes rapportés par Bruckberger. Camus « était allé à la conférence d'un surréaliste, qui n'était qu'un long éloge du blasphème. Un dominicain de Paris se trouvait là qui assura ensuite que, d'une certaine manière, le blasphème était quand même une profession de foi ». Camus était rentré indigné devant tant de lâcheté et d'inconséquence : il ne supportait pas qu'un chrétien se déculotte ainsi devant un impie, qu'il ait honte de sa foi : « Camus ne transigeait pas et il aimait l'intransigeance, commente Bruckberger. L'air qu'il respirait était pur. » Une autre fois, invité dans un débat chez des dominicains, il avait dit que le mal échappait à la rationalité spécifiquement humaine, et un religieux lui avait répondu « que la mort n'avait qu'une importance très secondaire dans le destin humain ». Camus avait été terriblement déçu, il en parlait encore des années après, et Bruckberger pense, avec humilité et tristesse, que Camus attendait de la part des prêtres, sans le dire, des paroles qui ne sont jamais venues. En clair : on lui a rendu un mauvais témoignage de la foi chrétienne.

Le courage de ses convictions, surtout quand elles relèvent de la foi, est essentiel pour Camus, et force est de reconnaître que la remarque suivante, qu'il faut citer au passage, fouette comme une paire de claques salutaire et, encore aujourd'hui, souvent méritée :

L'autre jour, à la Sorbonne, s'adressant à un conférencier marxiste, un prêtre catholique disait en public que, lui aussi, était anticlérical. Eh bien ! je n'aime pas les prêtres qui sont anticléricaux pas plus que les philosophies qui ont honte d'elles-mêmes²³.

23. *L'incroyant et les chrétiens*, dans *Essais*, p. 372 ; OC II, p. 471.

Sur Bernanos, qui fut tout l'inverse de ce triste exemple, on savait que, malgré l'estime entre les deux hommes, le courant n'était pas bien passé. Bruckberger raconte que Camus avait envoyé *La Peste* en service de presse à Bernanos avec cette dédicace : « À Bernanos, qui nous a réappris l'honneur de l'honneur. » Bernanos fut très touché de cette marque d'admiration et apprécia le livre. Bruckberger jugea bon d'arranger une entrevue entre les deux hommes chez Michel Gallimard. Mais Bernanos, ayant passé la guerre au Brésil, se trouva semble-t-il gêné de n'avoir pas été là et dissimula son embarras sous un flot de paroles. « Très réellement Camus n'eut que l'occasion de placer deux phrases, une au début, une à la fin de ce monologue : "Bonjour, monsieur Bernanos" et "Au revoir, monsieur Bernanos". »

Bruckberger confirme que Camus avait « l'obsession du sacré », mais que pour lui l'homme idéal était l'homme hellénique pré-chrétien.

Je lui faisais observer combien les titres de ses livres récents révélaient chez lui l'obsession d'une « mythologie » chrétienne : l'homme révolté, la chute, l'exil et le royaume. Il ne niait pas, il en paraissait même très conscient. Mais quel argument tirer de tout cela ? Toute sa vie, Camus a cherché un corps de rechange au Christianisme, il était donc engagé dans une entreprise anti-chrétienne, quels qu'aient été ses sentiments personnels, qui certes n'étaient pas anti-chrétiens.

Si les observations de l'homme d'Église sont incontestables, son appréciation l'est beaucoup moins. Je dirais plutôt que Camus, faute d'être croyant, tentait de définir une pensée parallèle au christianisme et non opposée à lui, et certainement pas adverse, malgré les objections qu'il pouvait formuler çà et là. Un chrétien n'aurait pas pu écrire *L'Homme révolté* plus « chrétiennement » que Camus ne l'a fait, et ses ennemis intellectuels ne s'y sont pas trompés. D'ailleurs, Bruckberger pressent bien l'imposture de sa

perception d'apparatchik de Rome quand il ajoute, cette fois avec une pertinence peut-être visionnaire :

Camus était peut-être plus près qu'il ne le croyait lui-même de l'univers chrétien. Il y a beaucoup de demeures dans ce royaume, il y a aussi beaucoup de portes dérobées.

Et il ajoute même encore ceci, qui va être totalement confirmé plus bas quand nous parlerons de son rapport au Christ :

Ce Français africain était fasciné par les contrastes, le blanc et le noir, le tout et le rien, la sensualité et l'ascèse, le bonheur et l'héroïsme, l'art pur et l'action politique. En fait, nous l'avons tous connu se donnant à fond à l'un ou l'autre extrême.

Camus face au Christ

Camus l'essayiste n'est jamais à distance de Camus l'être humain quand il disserte sur le Christ. On sent toute la déférence que le personnage lui inspire, ce que lui-même ne cessera de confirmer explicitement (même dans sa pique contre Mauriac, ci-dessus). Dans *Le Mythe de Sisyphe*, par Kirilov interposé, Camus évoque, avec le tremblement que l'on devine, l'hypothèse que le Christ soit mort en vain, mort pour un mensonge, et, pire, qu'il ne se soit pas retrouvé au paradis²⁴. Mais c'est dans *L'Homme révolté* qu'il revient à plusieurs reprises sur le tragique de la vie et de la mission du Christ :

Avec Caïn, la première révolte coïncide avec le premier crime. L'histoire de la révolte, telle que nous la vivons aujourd'hui, est bien plus celle des enfants de Caïn que des disciples de Prométhée.

[...] De ce point de vue, le Nouveau Testament peut être considéré comme une tentative de répondre, par avance, à tous les Caïn du monde, en adoucissant la figure de Dieu, et en suscitant un intercesseur entre lui et l'homme. Le Christ est venu résoudre deux

24. *Essais*, p. 184 ; OC I, p. 292-293 ; « Quarto », p. 318.